

**WARD** (*Herbert-F.-E.*), Agent colonial, Officier, Collectionneur, Ecrivain, Peintre, Sculpteur et Homme d'œuvres (Londres, 11.1.1863 - Neuilly-sur-Seine, 5.8.1919). Fils d'Edwin, naturaliste et sculpteur, et de Georgina Butt.

Herbert Ward fit ses études à Mill Hill school, où il se distingua principalement en sauvant la vie, à l'âge de neuf ans, à une fillette qui allait se noyer, en décrochant, pour prix d'un triomphe sportif, à la barre fixe, un télescope de poche, et en sollicitant, vers la quinzième année, de pouvoir s'adonner, désormais, exclusivement à la peinture. Désespérant de rallier son père — il était l'aîné de la famille — à ses vœux personnelles d'avenir, il prend bord sur le « James Weshart », en partance pour Auckland, en octobre 1878. Aussitôt débarqué, il se met en quête d'une tâche alimentaire en rapport avec ses aptitudes. Il la cherchera par toute la Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji, puis en Australie, où, successivement prospecteur, acrobate et mineur, il souffre d'accès de fièvre si graves et si fréquents, qu'après quatre ans d'errance et un dernier essai d'acclimatation au Queensland, il se décide à rentrer au pays. Il réussit à le faire en s'engageant comme gabier sur un voilier en partance pour Plymouth via San-Francisco. Mais, à peine reposé, il engage ses services, en qualité de cadet, à la Compagnie à charte du North Borneo, débarque un beau jour à Kudat Harbour et se met au travail. Mais bientôt les fièvres tropicales l'obligent à nouveau, après un essai de cure en Chine et au Japon, à reprendre sur mer la route d'Angleterre.

Rentré à Londres, Ward se met en ménage avec Alfred Harmsworth, le futur Lord Northcliffe, et tandis que celui-ci s'initie au journalisme, où il excellera, il prépare un livre : *Voyages et Aventures*, qui ne paraîtra jamais. C'est alors qu'Edwin Ward réalise ses biens sis en Grande-Bretagne, s'achète un comté en Californie et, laissant son fils Herbert, jeune homme blond aux yeux bleus, de petite taille, sans doute, mais solidement bâti, à ses propres ressources, l'amène à se faire présenter à H. M. Stanley et à en obtenir quelques bons offices auprès de l'Association Internationale du Congo. Au nom de celle-ci, le général Strauch engage le jeune Ward, le 1<sup>er</sup> octobre 1884, pour un terme de trois ans, aux appointements de 1.800 francs par an. Huit jours plus tard, le nouvel agent de l'A.I.C., qui, on ne sait pourquoi, s'est fait passer pour un Irlandais, né à Kingston le 1<sup>er</sup> septembre 1864, et n'a mentionné de ses activités antérieures que sa vie d'étudiant, s'embarque à bord du « Niger », entré en fonctions le 25 novembre suivant et est attaché aux transports du Bas-Congo avec résidence à Isangila, d'abord, puis à Lukungu, où il passera quinze mois. Il s'y intéressera particulièrement au kiswahili de ses auxiliaires zanzibarites et au kikongo des porteurs qu'il recrute et emploie. Il y passe, automatiquement, le 1<sup>er</sup> juillet 1885, au service de l'Etat Indépendant du Congo. Le 28 août suivant, il y reçoit Coquilhat, descendant de Bangala pour rentrer en congé et qui, en bon broussard qu'il est, s'étonne quelque peu en présence du confort dont jouissent ses hôtes et qui est sans doute dû à la présence à Lukungu de Mrs Ingham, la première femme blanche qui ait résidé au Congo. Au début de 1886, Ward est désigné pour exercer un commandement, sans doute sous les ordres de Van Kerckhoven, à Bangala. Il y passe sept mois, chasse, dessine, étudie la langue mixte des marinières du Fleuve, qui va évoluer et devenir, peu à peu, l'actuel lingala, puis est rappelé dans le Bas. Attribuant ce rappel à une décision du Gouverneur Général Janssen de réserver aux officiers belges les postes du Haut-Congo, il donne sa démission, la voit accep-

tée à la date du 7 août 1886, passe à la Sanford Exploring Cy, pour se séparer, dès mars 1887, de cette entreprise que servira, en qualité de capitaine d'un stern-wheeler du Fleuve, l'excellent écrivain J. Conrad Korzenjowski. Il s'apprête, aux environs de Matadi, à rentrer en Europe, quand il apprend l'arrivée de Stanley à la tête de l'expédition organisée à Londres pour la recherche et la délivrance d'Emin Pacha.

Admis par Stanley au nombre des membres de l'expédition, en qualité de lieutenant en charge, Ward conduisit d'abord une extrême arrière-garde, réunie à Bolobo, au camp de Yambuya, où se trouvait une arrière-colonne mise par Stanley, au moment de son départ pour le lac Albert, sous les ordres du major Barttelot. Cette arrière-colonne ne devait jamais quitter la région arrosée par le cours inférieur de l'Aruwimi, où, dans l'attente d'un contingent de porteurs Manyema, qui ne fut jamais fourni, et d'instructions du grand chef, qui ne parvinrent jamais, déjà décimée par la maladie, elle fut arrêtée à Banalla, au moment où elle venait à peine de s'ébranler, par l'assassinat de Barttelot, suivi de la maladie et de la mort de Jameson. A ce moment, Ward, que ses connaissances linguistiques avaient toujours voué aux missions diplomatiques et que ses relations dans le Bas-Congo y avaient fait dépêcher par Barttelot, était à Bangala. Le drame de cette arrière-colonne a été l'objet d'explications diverses de la part de Stanley, de Ward, Jameson et Troup et de la famille même du malheureux Barttelot. Comme dans tous les événements de l'espèce, il semble qu'il y ait eu plus de malentendus et d'imprévisions que de mauvaise volonté ou de réelles défaillances.

A Yambuya, Ward avait profité de ses heures d'inaction forcée pour se livrer à des recherches entomologiques qui lui firent découvrir, notamment, quatre lépidoptères nouveaux; au dessin d'objets indigènes, d'intérêt ethnographique considérable, et à la notation souvent rehaussée d'aquarelle, de paysages et de scènes typiquement congolais. On s'est même demandé, à ce sujet, s'il n'était pas le personnage visé par le colonel baron Liebrechts dans le texte où il déclare qu'il n'y a pas de raison pour taire que « l'un des compagnons de Stanley fit acheter une fillette pour la livrer à des anthropophages, afin de prendre dans son carnet le détail de ces scènes d'extrême sauvagerie ». Il n'en est rien. Il n'est même pas certain qu'il faille imputer cette faute à qui que ce soit, dans la teneur du moins où l'auteur précité crut pouvoir l'accueillir. Dans ses écrits, d'ailleurs, Ward a jugé l'homme noir avec un humanisme parfait et son œuvre sculptée, dédiée à ceux qui ont compris et aimé les naturels africains, visait à exprimer leur tragique destin et à leur attirer sympathie et pitié. Les indigènes l'avaient surnommé *Muyala ma Bemba*, « le Blanc aux ailes d'aigle », dans le Bas-Congo et *Nkambe*, « l'épervier », à Bangala, surnoms sans méchanceté.

Rentré à Londres dans le courant de l'été 1889, Ward, qui s'était engagé à ne rien publier sur l'expédition avant que Stanley lui-même en eût donné sa relation, se rendit aux Etats-Unis, y fit toute une série de conférences et y rencontra celle qui allait devenir son épouse et sa biographe de surcroît. De retour en Angleterre, il s'y maria le 20 avril 1890. Il y publie bientôt *Five years with the Congo cannibals*, recueil de souvenirs dont il a soin d'exclure toute allusion à l'expédition Emin Pacha; puis, en 1891, *My life with Stanley's rear-guard*, où il se justifie et justifie ses compagnons de Yambuya des reproches d'incompréhension et d'indiscipline qui leur avaient été faits par Stanley dans *In darkest Africa*. Ayant retrouvé Alfred Harmsworth, il accepte l'une ou l'autre mission journalistique auprès des explorateurs Nansen et Jackson,

notamment. Puis, il se décide à « académiser » son art, travaille à Paris, chez Tony Robert Fleury et chez Jules Lefebvre, puis, à Londres, sous Seymour Lucas. En 1894, la Royal Academy reçoit deux de ses toiles. Sa vie se partage désormais entre le sport et l'art. En 1899, il se met au modelage, conseillé par Groscombe, et entreprend son œuvre d'apologie plastique du négro-africain. Un voyage en République Argentine, en 1901, lui inspire bien quelques aquarelles, paysages des Andes ou types de Gauchos. Mais il se reprend bien vite à son œuvre congolaise, qu'il poursuit à Paris et achève à Rolleboise, où, sa femme Sarita lui ayant

donné cinq enfants, il s'était installé, sur les bords de la Seine, dans un vaste domaine rural. Cette œuvre achevée, il se remet à écrire, non sans avoir subi quelque peu l'influence des détracteurs de l'Etat Indépendant, parmi lesquels s'était particulièrement distingué son ancien collègue du Bas-Congo, Roger Casement. Il publie, en 1910, de nouveaux souvenirs et croquis africains dans *A Voice from the Congo*, à Londres, et *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale*, à Paris.

C'est à Rolleboise que la guerre le surprend en août 1914. Il la passera tout entière au service des Alliés, tantôt sous les armes, quand le médecin le lui permet, tantôt dans l'administration d'établissements hospitaliers, tantôt par des conférences de propagande en faveur des Croix-Rouges alliées. Il se remet occasionnellement à l'aquarelle pour illustrer son *Monsieur Poilu*, écrit en 1916 à la gloire du fantassin français. L'armistice conclu, malgré un état de santé plutôt précaire et encore aggravé par un accident survenu en service commandé, par la mort, au front, d'un de ses fils, et par la captivité de l'autre, dont l'avion est tombé dans les lignes allemandes, Herbert Ward accepte encore des missions humanitaires, dans le Nord de la France, d'abord, puis, en compagnie de Herbert Hoover, dans les pays balkaniques, où ses forces l'abandonnent et d'où l'on doit le ramener à Rome, puis à Paris, puis à Neuilly-sur-Seine, où il meurt le 5 août 1919.

Herbert Ward avait reçu la croix de la Légion d'honneur en 1911. Il reçut la croix de guerre française en 1915.

Ses œuvres littéraires sont : *Five years with the Congo cannibals* (Londres, Piccadilly, Chatto & Windus, 1890), qui eut plusieurs éditions et fut traduit en allemand par H. von Wobeser, sous le titre : *Fünf Jahre unter den Stämmen des Kongostaates* (Leipzig, E. F. Umelangs Verlag); *My life with Stanley's rear-guard* (Londres, Piccadilly, Chatto & Windus, 1891); *A Voice from the Congo* (Londres, William Heinemann, 1910); *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale* (Paris, Plon, 1910); *Monsieur Poilu* (Paris, 1916).

L'ouvrage paru chez Plon en 1910 est une adaptation d'*A Voice from the Congo*.

Ward, écrivain, se distingue par l'extrême souplesse d'une écriture également habile à narrer les aventures les plus imprévues, à décrire les paysages les plus somptueux et les scènes les plus truculentes, à élucider les problèmes politiques et ethnologiques les plus nouveaux. Du point de vue scientifique, les observations ethnographiques de Ward furent trop peu rigoureuses pour présenter encore de réel intérêt, si ce n'est pour l'historien.

Son œuvre plastique comprend une infinité de croquis, esquisses et dessins rehaussés d'aquarelle ou non, un certain nombre de toiles peintes à l'huile et une bonne douzaine de bronzes d'un réalisme ému, allant de son *Indigène de l'Aruwimi*, exposé à Londres et à Paris, en 1901, à son *Artiste congolais* de 1910. Elle lui valut une médaille d'or au Salon des Artistes français en 1906 et en 1910. Le Musée du Luxembourg, à Paris, et les Mu-

sées de Nantes et de Johannesburg en possèdent certaines pièces. Mais l'ensemble, comme aussi l'ensemble des collections ethnographiques réunies par Ward, en est conservé par la Smithsonian Institution. Une copie en figure au Musée de Tervueren et l'on en trouvera de nombreuses photographies dans les ouvrages littéraires du sculpteur déjà mentionnés.

On trouvera des portraits d'Herbert Ward dans *Five years with the Congo cannibals*; dans *Chez les Cannibales de l'Afrique centrale*, et dans les ouvrages français et anglais consacrés au souvenir de son mari par Mme Sarita Ward. Un de ses amis, M. Blondel, l'a représenté, en médaillon, en monstre armé de six bras, maniant à la fois l'aiguille du gabier, la hache du mineur, la plume de l'écrivain, la palette du peintre, le ciseau du sculpteur et le fusil du sportman.

31 août 1947.

J.-M. Jadot.

Coquilhat, C., *Sur le Haut-Congo*, Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1888, p. 378. — H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, 1890, passim. — J. Scott Keltie, *La Délivrance d'Emin Pacha*, d'après la correspondance de Stanley, Paris, Hachette, 1890, passim. — *Journal et Correspondance du Major Barttelot*, commandant l'arrière-colonne dans l'Expédition Stanley à la recherche et au secours d'Emin Pacha, publiée par son frère, Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1891. — Chapaux, A., *Le Congo*, Bruxelles, Rosez, 1894, pp. 164, 169. — Hinde-Sydney Langford, *La chute de la Domination arabe au Congo belge*, p. 156. — A.-J. Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo*, Bruxelles, 1899. — Major Charles Liebrechts, conseiller d'Etat honoraire, *Congo*, Bruxelles, J. Lebègue et Cie, 1909, pp. 171 et suiv. — Masoin, Fritz, *Histoire de l'Etat Indépendant du Congo*, Namur, Picard-Balon, 1913, t. II, pp. 234, 240, 241. Ward, Sarita, *A valiant gentleman being the biography of Herbert Ward, artist and man of action*, Londres, Chapman et Hall Ltd, 1927. — Ward, Sarita, *Herbert Ward, artiste et homme d'action*, Paris, *La Revue mondiale*, 1931. — *La Nervie*, 1927, numéro spécial consacré à l'art colonial. — Périer, Gaston-Denis, *Un artiste dans l'arrière-garde de Stanley : Herbert Ward*, dans *Revue belge*, 15 janvier 1934, 12 p. — Périer, Gaston-Denis, *Petite Histoire des Lettres coloniales de Belgique*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, Lebègue, 1947, passim.